

**Roth**  
**Ma place est avec ceux-là**

Diane-Monique Daviau

---

Volume 29, Number 5 (173), October 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31198ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Daviau, D.-M. (1987). Roth : ma place est avec ceux-là. *Liberté*, 29(5), 153–159.

DIANE-MONIQUE DAVIAU

## Roth: ma place est avec ceux-là

Joseph Roth, **Juifs en errance** suivi de **L'Antéchrist**, essais traduits de l'allemand par Michel-François Demet, Le Seuil, collection «Le don des langues», 1986, 247 pages.

Joseph Roth, **Hôtel Savoy**, traduit de l'allemand par Françoise Bresson, Gallimard, collection «L'imaginaire», 1987, 188 pages.

Les premiers romans de Roth ont quelque chose du pamphlet; ils sont ancrés dans l'actualité et dénoncent des événements circonscrits dans le temps. Ceux qu'il a écrits vers la fin de sa vie possèdent une dimension immanente qui les rapproche davantage de la fable. Cette transformation est visible également dans les essais que Roth a publiés.

En voici deux réunis aujourd'hui en un seul volume. La première publication de *Juifs en errance* date de 1927; *L'Antéchrist* a été publié en 1934. Le premier essai a paru à Berlin, l'autre a dû être publié à Amsterdam.

Dans la préface à *Juifs en errance*, l'auteur écrit: «Ce livre n'est pas écrit pour les lecteurs qui garderaient rancune à l'auteur d'avoir traité son sujet avec amour, et non avec cette 'objectivité scientifique' qui s'appelle aussi l'ennui.» Bien qu'il ait été rédigé il y a déjà soixante ans, on ne s'ennuie pas un seul instant en lisant cet essai: sous la plume de Roth, l'histoire de

ces Juifs pleins de contradictions devient carrément passionnante. Il y a de la tendresse, dans cet essai. Mais aussi beaucoup de scepticisme, des questions directes et parfois brutales, des réponses qui le sont tout autant.

Pour qui s'intéresse aux raisons et aux conséquences de l'errance de ces Juifs venus de l'Est et au regard que tous les autres, y compris les Juifs occidentaux, ont pu jeter sur ces «rescapés d'un autre monde», *Juifs en errance* est une source d'étonnement. En une centaine de pages à peine, Roth réussit à broser le tableau d'à peu près tout ce qui constituait (constitue?) la vie des Juifs de l'Est: il nous amène où ils vivent, décrit ce qu'ils mangent et ce qu'ils portent, énumère les métiers qu'ils exercent (quelle est la différence entre un colporteur et un marchand à crédit? qu'est-ce qu'un *hazen*, un *batlen*, un *sofer*?), les suit dans leurs déplacements, raconte ce qu'ils font avec leur argent et comment ils meurent; il nous parle de la pratique religieuse, des rabbis, de l'*héder*, de la littérature, des chansons, des croyances, des peurs, du désir d'émigrer, décrit différents ghettos occidentaux et détaille la situation particulière des Juifs en Union soviétique. Tout ce qui d'après Roth peut «expliquer» ce qui a fait des Juifs des régions de l'Est ce qu'ils sont devenus, est présenté et décrit avec la passion de celui qui sait de quoi il parle pour l'avoir vécu, aimé, subi ou détesté.

Lorsqu'ensuite, on plonge dans *L'Antéchrist*, on a d'abord l'impression d'une contradiction. Essai virulent, le texte semble l'œuvre d'un illuminé qui, au nom de la morale et de la religion, attaque et condamne. Mais en fait, Roth, en y regardant de près, cherche ici la même chose que ce qu'il tentait de faire dans son autre essai: défendre, là les Juifs mésestimés et méprisés, ici l'Homme aveuglé qui se mésestime et se méprise lui-même. Ce qu'il dénonce, en fait, c'est le

fascisme et toutes les autres aliénations qui réduisent l'Homme. Celui qui attaque et condamne reste un humaniste qui a connu toutes les contradictions, s'est adapté, s'est assimilé, converti en demeurant fondamentalement le même: un être en errance qui craignait le pouvoir politique et aimait l'ordre, détestait l'aristocratie et plaidait pour une aristocratie de l'esprit, parlait avec enthousiasme du Christ à cause de l'amour, de Jéhova à cause de la justice, de la Révolution française à cause de la libération des pauvres, un être sans espoir qui cherchait des raisons d'espérer, un homme qui défendait les minorités et aspirait à l'universalité, n'attachait aucune importance aux papiers d'identité et ne cessait pourtant de falsifier les siens, allait de pays en pays sans en faire un drame mais prétendait être né ailleurs que là où il avait vu le jour.

\*

«Je me dis qu'on perd un pays après l'autre.» Cette boutade de Roth date de juin 1938, dix mois avant sa mort. Assis à la terrasse du café Tournon, il trinque avec des ouvriers, fait des blagues, observe ce qui se passe de l'autre côté de la rue et écrit. Les gens avec qui il boit une fine sont des démolisseurs. Ce qu'ils sont en train de démolir: l'Hôtel Foyot, juste en face, un hôtel où Roth a vécu de nombreuses années (Roth dit: «Seize ans de ma vie.» Il paraît qu'en tout et partout il y aurait vécu une douzaine d'années). Roth lance en soupirant «On perd un pays après l'autre», il boit et amuse son entourage, puis il ajoute: «Les pieds sont écorchés, le cœur est fatigué, les yeux sont secs. La terreur ne peut plus terrifier. Et c'est ça, justement, qui est désespérant.»

Joseph Roth a vécu sur la place publique, au vu et au su de tous. Quand on le lit, on a du mal à ne pas

retrouver un peu partout dans ses textes des traces autobiographiques. On ne peut oublier en lisant par exemple *Hôtel Savoy* et *Juifs en errance* que l'auteur est né en Galicie, qu'il a participé à la Première Guerre mondiale, a été fait prisonnier en Russie, a été correspondant pour la *Frankfurter Zeitung* et n'a vécu, par choix, que dans des hôtels, en Albanie, à Moscou, Salzbourg, Marseille, Berlin, Ostende, Zurich, Lemberg, Amsterdam, Varsovie, Bruxelles, Vienne, Nice et Paris. Il a écrit ses livres et rencontré ses amis dans des halls d'hôtels, des tavernes, des restaurants, sur des quais de gare et dans des cafés. Il n'a jamais possédé ni appartement ni meubles. Ses biens se limitaient, dans les meilleures années, à deux ou trois valises. Il se sentait chez lui dans le provisoire, en avait fait son pays. D'ailleurs, il croyait que ce qu'une patrie pouvait donner de mieux à un être, c'était simplement le «mal du pays».

*Hôtel Savoy* fait partie de la série des cinq premiers romans que Roth a écrits dans les années vingt. Ceux qu'il publiera par la suite seront différents à bien des points de vue. Avec *Hôtel Savoy*, *La Toile d'araignée*, *Le Prophète muet* et deux autres romans qui ne semblent pas encore avoir été traduits en français, Roth s'est servi de son propre cheminement, celui d'un Juif qui quitte l'Est pour se rendre, lentement et péniblement, à l'Ouest (traversant de nombreuses sphères culturelles pour atterrir dans une immense zone d'assimilation), et il l'a transposé, traduit, pourrait-on dire, pour pouvoir raconter ses expériences à un autre niveau et éviter peut-être ainsi que ses récits ne soient trop autobiographiques.

Le long chemin du Juif de l'Est qui aspire à vivre à l'Ouest, Roth en a fait le difficile retour de celui qui rentre de la guerre, blessé dans son âme et épuisé, et qui se retrouve devant l'inconnu, sans aucun point de repère, déplorant la perte d'un ordre qui lui était

familier et qui ne sera plus jamais possible, découvrant l'étrangeté des gens et des choses, découvrant, surtout, la haine que lui inspire ce qui désormais doit représenter l'ordre et le bon sens.

Dans *Hôtel Savoy* comme dans les autres romans de cette période, les personnages créés par Roth n'ont pas perdu (seulement) un pays géographiquement situé à tel endroit précis à l'Est, ils ont aussi et surtout perdu quelque chose d'historique auquel ils étaient attachés comme à une patrie et qui avait pour nom «l'Ouest». À leurs yeux, il n'y a plus d'Europe. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est *parce que* l'Europe est (encore, ou à nouveau) intacte, florissante, même, que ceux qui reviennent ont le sentiment d'«avoir perdu».

Gabriel Dan, dans *Hôtel Savoy*, rentre de Sibérie. La Première Guerre mondiale est pour ainsi dire terminée, et des masses de prisonniers arrivent aux portes de l'Europe. Dans la petite ville où il débarque, Gabriel Dan se souvient avoir un oncle, riche, qui pourra peut-être l'aider à poursuivre son chemin jusqu'à Paris. La Russie l'ayant libéré, il se croit libre et croit arriver dans un monde nouveau et libre. Son premier geste d'homme libre sera de louer une chambre dans l'immense et splendide Hôtel Savoy qui l'impressionne énormément, le fascine.

La vie de l'hôtel s'avère, elle aussi, fascinante. Mais le jeune homme, après toutes ces années de guerre, de captivité, constate que le regard qu'il jette maintenant sur le monde est totalement nouveau. «Cet Hôtel Savoy, dira Gabriel, était à l'image du monde: il rayonnait à l'extérieur d'un éclat intense, étincelait dans la splendeur de ses sept étages, mais la pauvreté y habitait dans la proximité de Dieu...» Il découvre avec stupéfaction que la misère régnant aux étages supérieurs est aussi grande que le luxe des premiers étages. «Ma place est avec ceux qui sont enter-

rés là-haut, dira-t-il. Est-ce que je n'habite pas au sixième étage? Le destin ne me pousse-t-il pas vers le septième? N'y a-t-il que sept étages? Et non huit, dix, vingt? Jusqu'à quelle hauteur peut-on encore tomber? Jusqu'au ciel, jusqu'à une félicité définitive?»

Ceux qui végètent «là-haut», ce sont des êtres étranges, émouvants mais parfois aussi inquiétants: la jeune Stasie à qui Gabriel souhaite et craint de se lier; le pathétique Santschin, clown de son métier et qui mourra en buvant le vin rouge prescrit et payé par le médecin qui le sait condamné et ne peut rien faire de plus pour adoucir ses derniers jours; Hirsch Fisch, misérable, à qui on emprunte de temps à autre un sachet de thé et qui meurt de savoir quand on le lui rendra; Zwonimir, celui qui deviendra le fidèle ami de Gabriel, passionné, révolutionnaire.

Mais il y a aussi, dans ce luxueux hôtel, des gens riches et extravagants. Certains y vivent, d'autres ne font que le fréquenter: Philippe Neuner, industriel aux prises avec des ouvriers en grève; le jeune dandy Alex; le très très riche Monsieur Bloomfield, qui s'appelait sûrement «Blumenfeld» à une autre époque; le liftier Ignace, mystérieux, dont on apprendra un jour qu'il cache un tout autre personnage.

Chez Phébus Böhlaug, l'oncle fortuné qui se défile en se plaignant que les affaires vont mal, Gabriel fera aussi la connaissance d'Abel Glanz, «un de ces éternels invités à l'heure du thé, qui menacent de mener à la ruine les maisons aisées de la ville et que personne ne trouve jamais le courage d'éliminer». La galerie de portraits n'en finit plus et Roth, encore une fois, se révèle un portraitiste extraordinaire. Il prête à son narrateur une attitude qui oscille constamment entre une identification passionnée et une distance ironique. À la fois critique et admirateur, aventurier et moraliste, il jette sur les événements et les gens différentes lumières, ne présente

jamais une perspective unique: tout point de vue, tout personnage est enrichi par un aspect ou un être complémentaire.

Dans *Hôtel Savoy*, le destin de ces êtres brisés intérieurement est observé d'un point de vue psychologique mais aussi en tant que symptôme de tout l'arrière-plan historique de la Première Guerre mondiale. Le regard, lucide, voit et dénonce dans la «parabole» de ces destins individuels les blessures de civilisation et les nœuds sociaux qui ont contribué à diluer l'identité de ces êtres, ont changé leur vie et les ont parfois forcés à de fausses existences. Seul ce qui est loin dans le temps et l'espace possède encore un certain rayonnement et une légitimité certaine. Le présent est terne et fait de désillusion, le proche n'est qu'arbitraire, étranger, provisoire. On ne peut, montre Roth, rien bâtir là-dessus qui ait une quelconque validité.